

Nuit blanche

Ça ne va pas recommencer ? pensai-je.

La dernière fois qu'il avait fait ça, c'était lors de cette horrible nuit d'août, quand la foudre était tombée sur le pommier de mes grands-parents.

Et voilà que ça lui reprenait. Il grognait contre la porte du garage sans bouger. Ses yeux tristes me suppliaient d'ouvrir, et de faire vite. Alors, exactement comme l'autre fois, il fila se coucher à l'intérieur pour se sentir en sécurité. Blotti derrière la roue arrière de la vieille bicyclette.

J'eus l'impression que... Enfin je ne sais pas... C'était comme s'il avait compris mon clin d'œil, au moment où je reposais le balai après avoir dégagé la neige hors du rail de la porte coulissante. Je me tournai face à mon ombre, immergée dans la tempête. Puis je repassai la clé dans la serrure. Par la pensée, je lui souhaitai une bonne nuit.

L'usine évacuait sa fumée noire dans les nuages. Au pied de la colline, la machinerie des ateliers tournait à plein régime. Une vieille camionnette se gara à proximité du mur, face au ravin. Au même moment, à quelques mètres, une jeep rouge quitta les lieux en vrombissant. Fumée noire, là-encore.

En contrebas, la ville : Delano avait poussé ici, dans cette vallée. Sa place centrale, ses arbres nus. Des ruelles en naissaient, rappelant les rayons du soleil qui passait quelquefois. Qu'attendait-il ?

Un éclat de rire. Deux voix. Le crépitement d'un flash. Deux jeunes gens avaient ouvert la portière puis escaladé l'enceinte. Rires, toujours.

- Dis, tu m'en fais une dernière ? S'il te plaît, rien qu'une.

L'appareil masquait le visage du garçon.

- Toi alors ! Ça fait une heure qu'on est partis ! Ma mère va tomber folle... Elle va m'appeler !

- Tu n'auras qu'à lui dire que je t'ai enlevée.

L'apprenti photographe était un plaisantin.

- Humm, c'est ça, marre-toi. Tu vas voir quand on va rentrer.

- Attention... Surtout, ne bouge plus.

L'appareil s'était déclenché. La petite blonde serrait dans ses paumes ses coudes glacés. Une fois la prise achevée, elle courut pour s'abriter dans la cabine de la camionnette. Il la rejoignit, en passant sous l'arche d'entrée. Pas la peine d'enfreindre à nouveau les règles de bienséance.

À l'intérieur, les vitres s'embruèrent rapidement, puis le moteur commença à ronfler. Enfin, le vent avait récupéré son terrain de jeu. Il sifflait entre les croix et zigzaguait à travers les allées en soulevant derrière lui une poussière blanche. Il avait trouvé refuge sur les hauteurs d'où il dissipait une odeur tenace de tabac.

Dans la vallée, la nuit tombait lentement. Cinq heures trente, la cloche résonnait en bas.

C'est le signal qu'attendaient les lumières de la ville pour s'éveiller.

Plus de camionnette. Elle avait repris la piste glissante qui l'avait conduite jusqu'en haut. Il était vraiment imprudent de rouler aujourd'hui, car la neige qui s'était installée il y a quelques jours refusait obstinément de fondre. Elle avait tout recouvert ici, de l'identité des occupants jusqu'à la ferraille indiscreète des sépultures les plus anciennes. Dans un coin, une couette épaisse révélait la présence d'un nouveau résident, tandis que d'autres pierres, alignées sans relief, ne fleuriraient plus. Elles resteraient là, oubliées à jamais.

L'endroit n'était pas si improbable pour une prise de vue, en dépit de l'air frisquet. Un détail venait troubler l'harmonie du décor. Une rose. Abandonnée là après l'averse.

L'arrière-plan, les deux versants de la vallée, était maintenant coloré par les lumières de la ville. C'est dans cette direction que descendaient les tourtereaux, dont on perdrait bien vite la trace. Leur véhicule était déjà minuscule.

Qu'importe. Cette histoire n'était pas la leur.

- Je la vois, maman, je vois la cheminée qui fume !

Antoine était très agité, il tirait comme un forcené sur la veste de ma mère.

- Mais regarde !

Depuis combien de temps étais-je endormie contre cette vitre ? Les immeubles de mon quartier étaient bien loin puisque je commençais à me repérer. Partis à la sonnerie de l'école, on avait roulé pendant plus d'une heure pour rejoindre la maison de mes grands-parents. Elle était perdue au fin fond de la campagne. Chaque année, on y restait une partie des vacances d'hiver, mon frère et moi. Lui, il trépignait déjà sur son siège comme un fou furieux, il ne supportait pas d'attendre. Et il épuisait ma pauvre maman, cramponnée au volant. Ce qu'il pouvait m'énerver parfois.

Je ne sais pas pourquoi il était aussi impatient. Enfin si, je le devinais. Papy lui avait promis de

l'emmener au stade, ce dimanche, pour encourager l'équipe de foot. Alors il n'en pouvait plus, comme s'il n'avait jamais vu un match de sa vie.

Il ne m'avait rien dit à moi. Je crois que papy n'imaginait même pas que le football pût plaire aussi aux filles. De toute manière, des flocons dansaient déjà derrière la vitre et on ne savait pas si le match allait avoir lieu.

- Tu vas rester un peu ? demandai-je à ma mère.

- Tu sais bien que je ne peux pas.

- Rien qu'un moment...

- Nous devons aller au vernissage de l'exposition avec ton père. Comme je te l'ai dit. Alors vu le programme de la soirée, je préfère repartir vite.

Le programme, c'était les chutes de neige annoncées depuis hier. Le sol gardait les traces d'une averse ancienne et ça menaçait de reprendre. Dans un quart d'heure, je n'allais plus voir ma mère avant mercredi.

La voiture ralentissait, à mesure que le chemin se rétrécissait. A la sortie du virage, la maison

apparut entièrement, surplombée par cette forêt toute sombre. Mon frère avait déjà la tête tournée de l'autre côté.

Il faut dire qu'elle était pleine de mystères, cette forêt. On ne distinguait rien derrière ses premiers arbres. Hormis quelques mottes de terre et de branchages, abris de je-ne-sais-quelles bêtes sauvages. Au printemps, dès le retour du soleil, elle ombrageait complètement la maison. C'était d'un glauque. Et puis, les soirs d'hiver, la mélodie du frottement des branches résonnait comme une sorte d'invocation. Alors tout s'animait, comme si les arbres allaient brusquement se mettre à marcher. D'ailleurs, cette pensée pénétrait en moi, impossible de lui faire obstacle. Comme à chaque fois, dès la sortie du virage.

- Voilà papy ! s'écria mon frère.

Mon grand-père sortait de la remise à bois, sa pelle à la main, pendant que maman tournait à l'entrée. Il lui fit signe de franchir le portail ouvert pour garer son monospace dans la cour

déneigée. Comme moi, il souhaitait qu'elle restât plus longtemps car ils ne se voyaient pas si souvent. Mais elle trouva plus commode de le laisser là.

Sitôt à l'arrêt, j'ouvris ma portière en grand.

- Bonjour papy, fis-je en sautant dans ses bras pour l'embrasser.

- Comme tu as grandi, Cora. Je ne peux plus te porter, souffla-t-il en me reposant.

Il était pourtant costaud, pour un monsieur de son âge. Mais bon, du haut de mes quatorze ans, je n'étais pas non plus une gringalette.

Antoine contourna la voiture en courant pour nous rejoindre. Évidemment, en entrant dans la cour, il se renversa, les chevilles entravées dans un tuyau d'arrosage recouvert de neige. En se relevant, il éternua bruyamment, ce qui fit beaucoup rire mon grand-père.

- Il l'a fait exprès pour amuser la galerie, glissai-je à ma mère.

- Bien sûr, me répondit-elle en riant. Il adore faire le clown devant son papy.

- Pfff... Quel idiot...

J'allongeai mon regard jusqu'à la porte d'entrée, au sommet de leur escalier en pierre. Mamie était là, son grand bonnet de laine sur les cheveux. Le visage rougi par le froid, elle nous souriait. Voilà comment je retrouvais mes grands-parents, que je n'avais pas revus depuis la fin de l'été. Aussi, même si leur patelin était un peu tristounet, passer les cinq prochains jours ici ne me dérangeait pas trop. Du moment que ma tablette était du voyage.